

# CLUB A LIS

*Mohammed KHAIR-EDDINE*

(1941-1995)

## Présentation :

A la lecture de Mohamed Khair-Eddine, chaque phrase, chaque vers, chaque expression est une invitation à la méditation, une vibration forte nous traverse et nous fait oublier les mots pour plonger dans un entendement si profond qu'on oublie ce qui nous entoure. On y retrouve quelque chose qu'on ne cesse de sentir sans trouver les mots pour l'exprimer. Dans sa guérilla linguistique, les mots sont des rafales, des bombes lancées contre le communément admis.

L'émotion que suscite la lecture de MKD est encore plus forte pour ceux qui auraient fait au cours de leurs vies, une partie du parcours de l'auteur, les immigrés, ceux dans les villes du Nord ou à l'étranger. Le pays natal apparaît toujours comme un petit brin de paradis, un eldorado. Toute l'année à rêver du retour, de retrouver la liberté tant fantasmée, de respirer cette aire qui a embaumé leur petite enfance, se coucher et sentir les esprits chtoniens qui prennent possession de leur chaire. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à observer la précipitation des voyageurs, qu'à regarder leurs yeux qui s'absentent à l'approche des hauteurs nues du Sud, les conversations qui s'arrêtent et les regards qui se figent.

On ne peut pas parler de Mohammed Khair-Eddine sans tomber dans le piège de la mythification. On risque souvent de lui faire dire ce qu'il n'a jamais voulu dire ou le contraire, d'ailleurs il souffre souvent mal ou pas du tout compris.

Le personnage lui-même est énigmatique, révolté, fougueux et discret, il n'a cessé de faire vibrer des milliers de berbères de notre génération. On voit en lui un symbole, une idole, une icône adorée. Ses photos accompagnent même certaines manifestations à caractère revendicatif. L'identité berbère n'a cessé de zébrer tous ses écrits, parfois exaltée, le plus souvent interpellée. L'auteur se révolte contre cette moi qu'il repousse. Cette essence qui le constitue, qu'il rejette, apostrophe; mais dont il n'arrive pas à se défaire tant il y'est attaché

Mohamed Khair-Eddine, l'errant, le sudique comme il aime à se définir, l'enfant terrible de la littérature maghrébine. Un auteur redoutable, bouleversant et ardent. L'auteur du refus, du rejet de tout ordre établi, de tous les arbitrages sociaux, culturelles et littéraires. Pour lui, tout doit être détruit, il faut tout bâtir à partir du vide. Le tremblement de terre d'Agadir est destructeur, mais il aurait pu être salvateur. Le séisme est aussi dans le bouleversement des formes et le mélange des genres littéraires, le vers côtoie la prose, le tout est traversé de scènes de théâtre pour porter ses salves dans son œuvre "Moi l'aigre" ou le despote est parodié pour devenir plus bouffonesque que craint.

Dans chacune des œuvres, l'esprit de l'auteur rode à travers un ou plusieurs personnages. Agouchich, le disperado qui endosse son fusil pour abolir l'injustice et punir les tyans. Lui, le paisible montagnard dont on a perturbé dans la tranquillité de la vie dans la vallée des Ammlen, se transforme en pourfendeur armée contre la chaîne de la tyrannie et de l'asservissement, il présente le cheminement des événements qui ont conduit les berbères à immigrer de leurs montagnes du Sud vers le Nord, incarnation du vice et de la déchéance pour l'auteur. Agouchich enterre sa mule à Tiznit et s'exiler vers ce Nord fatale. Ce roman rapporte plusieurs péripéties de l'histoire de la région du Souss dans la première moitié du XX siècle. L'épisode de Hida N Mouïs, l'histoire de la conquête de la montagne et la résistance d'un Caïd berbère (il peut être Abdellah Ouzagour ou Lqaid Lmadani), l'esclavage, qui sévissait encore à l'époque, incarné par le personnage Bismgan.

"Le déterreur" illustre le degré suprême de la pourfende de l'écrivain. Il profane les cimetières et se nourrit de la chaire fraîchement ensevelie des morts. "Je suis né berbère, je ne le suis plus" ainsi exprime t-il son rejet et son exaspération à l'égard de son groupe d'origine. Il se condamne leur immobilisme, la servilité et l'orgueil démesuré de certains d'entre eux, seule la langue et sa culture l'intéresse comme il dira dans un autre ouvrage, et encore ! Son dernier roman, celui dit de l'apaisement sera entièrement consacré à relater la déchéance des berbères et les ravages que subissent leur culture et leurs montagnes.

Mohammed Khair-Eddine est aussi le vieux Bouchaïb de son roman publié à titre posthume "Il était une fois, un vieux couple heureux" Hospitalisé dans un état de santé critique, c'est le roman de l'apaisement qu'il avait toujours désiré écrire. Un hommage à la simplicité de la vie de la montagne originelle, aux ancêtres et à l'harmonie entre l'homme et la nature.

L'auteur qui se nomme lui-même le *sudique*, décrit la vie qu'il aurait aimé mener, Bouchaïb en est l'incarnation. Grand voyageur comme l'auteur, il a passé une bonne partie de sa vie à sillonner les villes du nord et même l'étranger. Après ce long périple, il est retourné se reposer dans le village natal, dans la montagne paisible de son enfance. C'est le rêve de tout exilé, la nostalgie du retour au village et faire une croix sur les années passé ailleurs, comme Bouchaïb qui ne parle jamais de son errance.

A travers ce personnage, l'auteur réalise son rêve le plus cher, à savoir retourner dans sa montagne tant exaltée, l'ambématique vallée des Ammlen, abondamment chantée par les poètes et les troubadours. Par son alter, il compense son manque, sa nostalgie et son désespoir. Sentant sa fin proche, il écrit son dernier roman, celui de l'apaisement, celui de la sérénité, celui du retour à la paix du Sud. C'est un peu Agouchich qui revient des villes du Nord à Azrou N Wadou, le Déterreur qui revient des mines et de la misère des villes du Nord de la France. Toujours est t-il que l'opposition entre le Nord et le Sud est toujours présente. Le premier diabolique, aliénant, cruel et le second paisible, paradisiaque et maternel.

Bouchaïb y vit, ses journées ponctuée par les champs des oiseaux, les tajines concoctés par sa femme et les interminables vers de thé.

Le personnage vit grâce à son magasin loué à Mogador et il reçoit des cadeaux venus de France. Il n'est pas coupé du monde, il écoute la radio et écrit des poèmes en Tifinagh. Hélas, la ville ne fournit pas que des caliers et des cartons de thé, il envoie aussi des franges de jeunes gâtés qui ne connaissent ni les traditions, ni la langue

berbères et qui ne respectent personne. Il y'a aussi les parvenues qui construisent des villas en bétons qui polluent et déforment la vallée et dans lesquelles ils ne résident que quelques semaines par ans.

Extraits :

- "Le Déterreur". Seuil.

"Jeune, je pouvais prétendre à la richesse, au bien-être, à tout ce que je voulais. J'étais berbère, je ne le suis plus. Quelle est la goutte de sperme qui pourrait me déterminer ? Je suis née au milieu de fleurs de cactus. Les même que vantent les prospectus du club Méditerranée et les photographes officiels. On ne veut pas encore se débarrasser des agences de voyages qui trouvent une cible idéale dans l'ouvrier ! Le noient dans le soleil, le beau soleil pouilleux des plages du Sud ! Elles l'exécutent avec ses propres économies en le baladant dans les régions dites tempérées mais dont le peuple (on en célèbre encore le génie cloué et la folklorité ) est tenue en laisse ou cloué au plancher croulant des préceptes que l'occident lui-même n'admet pas sur radeau... ou peu s'en faut ! Ici dans le Sud marocain, on nous interdit tout : femmes, vin et cochon." (p. 9)

« Sangsuent les hommes.

Sanglés dans la bleuité de leur délire, mort-nés superbement nés et morts sans opprobre !

Comme

Comme l'enfant étranglé par la vulve de sa mère !

Mort-nés dans le rouleau du raz de marée désignant au sable sa fonction !

Mort-nés dans cette ville-calcaire où commandent la haine et le crayon !

Dans cette ville d'eau qui rétrécit mon ombre !

En allée vers une usine

D'hommes morts dans l'horloge à pointer

Ou vers la mine boyau d'asthmes qui te prend à témoin !

Sur tous les toits de villes où l'on tenta de me faire commettre un crime raciste jamais parfait ! J'avais les oreilles pleines de cérumen. Je clouais ma

Peau à mes chemins. Allant

Soit au lit soit au

Travail gavé de ton fouet, vieux larron !

Les nazillons ce jour-là bougnoulaient sur ma tripe.

Hersé de peur, ils arrimaient à mon front une lune fantoche.

On verra ça demain ! » (p. 59/60)

"Elle t'a quand même fasciné, ta femme, sinon tu n'aurais pas marché, tu serais retourné au Maroc sans doute, hein ? Ou tu te serais établi à Londres où un copain anglais t'a retenu une chambre. Mais tu ne pigeais pas un mot d'anglais...Mais cette rencontre avec ta future femme en a décidé autrement. Tu étais tombé amoureux d'elle. Au début, tu ne voulais pas te laisser prendre au piège. N'est-ce pas toi qui disais que ta seule épouse est la poésie ? Et pourtant Annigator t'a eu ! Katatoès t'avait bien recommandé de ne pas te laisser prendre dans les filets chanteurs des sirènes. Mais tu l'as aimée et tu en es encore là. Ah ! Je vois que tu te réveilles. Tu as liquidé ton enfance, j'en suis heureux ! L'enfance n'apporte que des déceptions surtout quand on

ne peut plus visiter le lieu de sa naissance. Tu sais bien que tu ne peux plus retourner chez toi. Tu t'es érigé en défenseur du peuple, tu t'es attaqué à la source de la féodalité, à tous les maux qu'endurent tes compatriotes, tu as transformé leur résignation en haine de classe, tu es devenu toi-même la bête noire des persécuteurs, tu as mis leur vie en pièces détachées, tu l'as exhibée devant tout le monde, ne crois-tu pas que tu n'as fait ça que pour détruire ton père ? Pour toi, ton père c'était le pouvoir, le négatif du pouvoir."

"Je dis à l'un de tes prophètes qui me demandait s'il pouvait me regarder fixement que je transformais tout en atomes lumineux et qu'il ne fallait pas me contempler tant qu'on est pétri de terre, de lymphe et de savon électrique. Mais comme il insistait, je du lui dire de se tourner vers une montagne au loin et de voir ce qu'il en adviendrait. Il était debout, me tournant le dos, sur une dune du désert. Il se tourna vers la montagne, mis ses deux mains en visière sur ses yeux et vit comment je pulvérisais la montagne avec mon œil. Alors le, prophète s'en alla jurant qu'il me rendrait hommage. Depuis ce temps-là, depuis que je suis mort, plus personne ne se soucie de mon errance, car j'ai abandonné ma lumière un soir sur un nuage. Je devins mer et ciel, terre et rupture. Il en sera ainsi lorsque l'homme se sera tué sur son autel de dureté, lorsque ses mathématiques m'auront fait suffisamment rire." (p. 102/104)

"Pendant qu'il parlait, Dieu faisait des bulles et bavait. Quand il se permettait d'écrire, c'était des kyrielles de faute d'orthographe qui le poursuivait parsemant son ère de détritrus et de scories. Il ne pouvait pas en être autrement. *Nous nous sommes conduits comme des babouins*, me disait-il. *Vous vous êtes conduits comme un irresponsable*, lui répondais-je. Nous nous putréfions dans notre silence. Mais alors que nous nous donnions tout nus, chacun tombant dans les bras de l'autre, dans la consommation. Nous nous aimions certainement." (p. 121)

"Une vie, un rêve, un peuple toujours errant" (Edition du Seuil)

"Mon corps, soit dit en passant, n'avait aucun moyen d'y parvenir, mais c'est uniquement par l'esprit que je faisais faire aux arbres et aux autres éléments tous les mouvements nécessités par ma course. Même morts les bêtes gardaient encore de l'homme une sale image, celle d'un bourreau inutile et fou." (p. 20)

« Nous entrâmes dans un ce bureau lambrissé et impeccable, mon père décontracté, moi suant la frousse. Je me demandé ce qu'on allait me faire. Je ne savais parler que le chleuh, le berbère du sud marocain. On me mis au cours préparatoire mais dès mon premier examen je fus premier en français et huitième en arabe. Alors, on me fit sauter une classe. Je fus de nouveau premier en français et quatorzième en arabe. J'avais pourtant étudié le coran, mais beaucoup d'élèves d'origine arabe me traitaient en " fils de chleuh" et je me battais contre eux. Inconsciemment aussi, je réprimais en moi la langue qu'ils parlaient. Deux ans plus tard, j'appris mieux qu'eux leur propre langue et ils ne dirent plus rien. » (p. 139)

'Il était une fois, un vieux couple heureux':

"La boutique de papa, c'est dans ma tête un vrai délire. Pourquoi revenir encore vers lui, moi tenu d'aller ailleurs, de vivre ailleurs, avec surtout les pauvres paumés

que je représente. Je devrais étrangler une fois pour toute cette image du père tellement obsédante qu'elle ne signifie plus rien du tout ! je n'y arrive pas. Je suis dur, mais il m'est impossible d'en finir, papa étant l'ombilic réel qui me relie encore au berbères, à cette engeance qui ne se torche le cul qu'avec un caillou sec. Mais tous les berbères ne sont pas comme papa. Il y'en a en France qui tiennent des hôtels miteux et des buvettes, qui amassent patiemment un pécule en exploitant les nègres et les crouilles... Il y'en a au Maroc qui se ne vivent pas de leurs connaissances et qui trafiquent terriblement. Moi ! Défendre ses barbares ? Tu rigoles ! Je ne les défendrais pas ! Il faut qu'ils existent ou qu'ils disparaissent ! La langue seul m'importe et tout ce qu'elle cache dans ses clichés. Je ne peux point aimer cette langue. Je renierais les berbères qui pour du fric ou des espoirs inutiles trahi les fonctions de ce monde. Les berbères ne sont pas des démocrates comme disent certains fonctionnaires colonialistes, ils n'ont pas le socialisme dans le sang... Tant s'en faut ! Ils ne sont même pas assez bons pour permettre à leurs frères de vivre comme eux dans la quiétude ! Les berbères font travailler leurs femmes dans les champs. C'est la femme qui laboure ! C'est la femme qui porte le fumier aux champs, va au puits, très loin du village ! C'est la femme qui plante les légumes et qui les soigne ! C'est la femme qui fait la cuisine ! C'est la femme qui nourrit la vache, l'âne et la volaille... la femme harassée qui ouvre ses cuisse à l'homme buveur de thé et joueur de cartes ! L'homme n'est rien chez les berbères ! il est simplement là pour donner sa semence en vue de perpétuer la race. C'est pourquoi d'aucun vivent dans les villes du Nord. Ils épousent des étrangers et ne remettent plus les pieds chez eux." (p. 80,81,82)

### Poésie :

#### Le chamelier fou

chamelier, ta caravane sera la lame  
et l'épure  
de l'écume et du pisé :  
une orchidée bleue de quasars

comme toi, vieux chamelier, allant,  
venant,  
parmi les tourterelles  
et le calendrier munificent du sol.

je les couvris de postules,

le jeu du colobri  
et le lunettes de Galillée  
Galili Galilio, voici fleurir  
l'inquisition sorcière!

les calendes détonent en le cri fétide des  
morts ;  
c'est l'insolence des crapauds,  
la vitre et la plume mal cousue des  
oiseaux

crapauds buveurs de sang,  
amarrés aux phalènes,  
aux ordinaires ephimères;

c'est à claquer du bec  
parmi tes miroirs fauves,  
si pathétique Gorée,  
debout  
sur l'enfance du soleil,  
chemineau des épactes,

c'est la glauche d'un univers,  
courbé sur les cils d'un vieux  
élémentaire.

mais toi, Quatzal ?

...

quetzal ?  
on tue mes descendants et j'ai vu errer  
les ombres  
à travers le désert fou...  
mais que dis-tu, Quatzalcoatl ?

...  
j'ai vu bondir le fauve,  
j'ai vu des sacrilèges.  
Quatzal !

ils montaient desordonnés, vers mon

### Le non-dit

...

« Les peuples chantent  
à minuit quand les icônes sortent  
des cadres qui les retiennent  
prisonnières,  
ils foulent aux pieds les vieux démons ;  
des dictateurs sont liquidés sans  
sommation  
et leur engeance subit le pire des  
châtiments ;  
toutes les nomenclatures tombent  
au pied d'un mur incandescent.  
Ces sacs de son qui te commandaient,  
peuples,  
ne furent jamais que ton sinistre  
bâillement ;  
quelques balles eurent tôt fait  
d'exprimer ta fureur  
en réduisant à l'état de poussière qu'il  
était  
ce Ceausescu terne, outrecuidant.  
Ici, on liquide un démon sédentaire,  
là-bas est libéré un leader charismatique  
!  
La Mort avec ses attributs qui sont la  
faux et le squelette ricanneur  
S'amuse en tes yeux, peuple,  
et danse  
ainsi que la Tornade  
au-delà des balles, des haines et des  
lames ;  
elle ne connaît rien,  
aucune liberté,  
et pas une oriflamme ;

âme,  
ils violent toutes les femmes,  
les saintes et les passantes ;  
ils exacerent le voeu de centaure  
mythique,

mais la terre se souvient et les volcans  
la remuent.

### Résurrection des fleurs sauvages

elle t'effleure et t'effeuille,  
te pulvérise ; elle passe,  
passe et repasse  
par ta voix, tes pas, tes amours,  
tes joies, tes pleurs, tes terreurs... Ici  
c'est le malentendu  
entre tous ceux qui défèquent en une  
goulée de sang.

Cependant, à minuit, quand les icônes  
s'arment,  
Les peuples rouvrent la boîte de  
Pandore,

Mais l'Espérance n'y est plus. N'y est  
plus  
Qu'un poison sans antidote.  
Il les rend fous, les prend  
à la gorge, les distend  
comme la toile d'un navire en perdition.

Les cages s'ouvrent et le museau des  
armes  
parle  
aux crimes couronnés : les fleurs  
se remettent à charmer  
le poète qui dit au fusil les noms  
complexes de la vie.

D'autres peuples zonent,

battent la campagne ; cloches  
pathétiques : ils lèvent vers le ciel  
des moignons térébrants.

Le Soleil n'entend pas tes jérémiades,  
apôtre !  
Conduit ton troupeau à la rigole  
léthargique  
où ne burent que l'Ange Intelligent et  
l'Ombre  
qui de tes rêves font un tapis ruisselant  
d'oiseaux, de bigarrures éclatantes,  
d'ors vermeils, des femmes pures,  
drossées  
engrossées d'enfants et d'hommes lus

dans les silences éternels :  
silences cuivrés du hennissement rétif  
de l'Orient  
fauconnier sans arbalète...

Car l'écrit parfait sourd  
du simple pleur d'un enfant parmi  
les immortelles, les azalées, parmi  
l'éventail parfait des ichneumons.  
... »

Mémorial